

« Dans quelle mesure la notion de genre renvoie-t-elle à des contingences qui limitent les libertés individuelles? »

Travail réalisé par les élèves du Lycée Victor Hugo de Gaillac.

Afkir Fadoua
Amraoui Myriam
Astoul Aurélie
Belmessaoud Zackaria
Boufress Ilias
Chauveau Emily
Frézières Charlène
Massol Julien
Pousson Guilhem
Vaute Linda



Le genre

Le genre, en tant que concept sociologique, est une notion qui n'existe que chez l'être humain. C'est ce qui le distingue en premier lieu du sexe. Il s'agit alors d'un ensemble de règles implicites et explicites relatives justement au sexe d'un individu. Pendant longtemps en France, le congé post-natal a été une exclusivité féminine ce qui constitue un exemple de ses règles, ici instituée par un état de droit. En outre, le genre peut être intégré à un pattern culturel plus ou moins fixe. Ces codes, quoique tacites, ne sont pas sans valeur. Nous constatons en effet la sur représentation des hommes – ou des femmes – dans quelques milieux socio-professionnels sans qu'une nécessité biologique ou intellectuelle ne la justifie par ailleurs.

Dans nos sociétés occidentales, on aura tendance à constater une *domination masculine*, amoindrie cependant puisqu'on constate une progressive émancipation des femmes. Si nous avons étudié le rapport homme/femme il y a trente ans de cela, jamais par exemple – ou très marginalement – nous n'aurions pu parler de femme à la tête d'un grand parti (Martine Aubry), pour preuve, rappelons les campagnes calomnieuses à l'encontre d'Edith Cresson de 91 à 92. L'obsolète staticité de ces rapports qui questionnait sur l'éventualité d'une parité a laissé place à une dynamique d'équilibrage présupposant sa propre limite. Nous avons donc cherché à situer justement cette limite.

Le système actuel est une somme de composantes. D'un côté une structure sociale ancienne, de l'autre une dynamique d'émancipation qui se veut la bouleverser. Pour répondre à notre problématique, nous procéderons à l'analyse de ces deux forces au moyen d'études statistiques, de réflexions sociologiques ainsi que de témoignages qui nous renseigneront sur l'état actuel d'une structure en pleine mutation. A cet exposé, nous avons ajouté une annexe qui sans être dans la suite logique de notre propos, offre des éléments de réponses en transposant le débat dans une perspective non plus sociale, mais anthropologique. C'est ainsi que nous partirons à la découverte des tribus *moso*, entre Chine et Birmanie, dont la structure sociale nous est absolument étrangère. « Pour comprendre un système, il faut savoir en sortir ».



I- Le Genre à l'origine d'une Structure Sociale

De nos jours, on constate que les comportements des individus sont influencés par des phénomènes sociaux, notamment par la socialisation. Cela se retrouve dans la notion de genre : on a tendance à attribuer des rôles (sexuels, sociaux...) en fonction du sexe. D'ailleurs, les structuralistes pensent que ces processus sociaux sont issues de structures fondamentales qui demeurent le plus souvent inconscientes. Le structuralisme tire son origine du *Cours de linguistique générale* (1916) de Ferdinand de SAUSSURE. . Ainsi, l'organisation sociale génère certaines pratiques et certaines croyances propres aux individus qui en dépendent. Il n'y a en effet dans le structuralisme que peu de place pour la liberté humaine, chaque homme étant imbriqué dans des structures qui le dépassent et sur lesquelles il n'a pas prise. On désigne ainsi un ensemble de théories très diverses qui ont en commun de prétendre que l'homme ne fait jamais de choix libre mais qu'il est entièrement déterminé par le système dont il fait partie. Son devenir va notamment être fortement influencé par la socialisation.

1- La socialisation

La socialisation est un processus par lequel l'individu apprend et intériorise toute sa vie des règles de conduite, des symboles, des manières de pensée, d'agir, c'est-à-dire des éléments de la culture de son groupe, ce qui lui permet de former sa propre personnalité et de s'adapter au groupe dans lequel il vit.

La socialisation permet donc l'intégration sociale, c'est-à-dire un processus par lequel un groupe s'approprie un individu qui a intériorisé la culture de ce groupe et les rôles sociaux associés aux statuts qui sont les siens.

On distingue deux types de socialisation. Dans un premier temps a lieu la socialisation primaire : elle correspond à la socialisation de l'enfance et même de la petite enfance. L'apprentissage des normes se fait auprès des membres de la famille. Elle est particulièrement forte car l'enfant a tout à apprendre : le langage, les postures physiques, les goûts, les rôles (sexuels, sociaux). La famille, l'école, les pairs et de plus en plus tôt les médias sont les principaux agents de socialisation. Cette socialisation se poursuit à l'âge adulte, c'est la socialisation secondaire. Elle permet à l'adolescent et à l'adulte de s'intégrer dans des groupes sociaux particuliers : le monde professionnel, la retraite... Elle est le fruit d'une interaction entre l'individu et les autres. Aux instances de socialisation précédemment mentionnées, s'ajoutent l'entreprise, les associations, les syndicats et la religion.

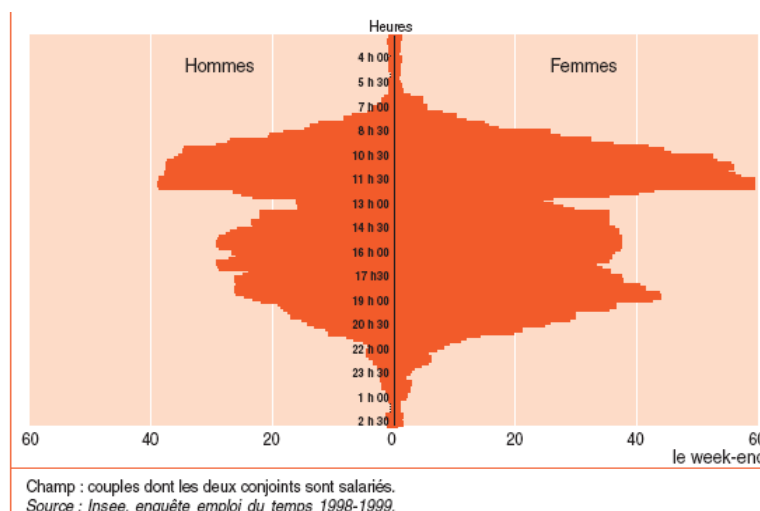
Le rôle de genre est un produit de la socialisation, notamment de la socialisation primaire. Il s'agit d'un concept qui définit les identités, les rôles, les valeurs, les représentations ou les attributs symboliques féminins ou masculins. Selon le sexe, les filles et les garçons ne sont pas socialisés de la même manière : c'est ce que l'on appelle la socialisation différenciée, c'est-à-dire le fait d'apprendre aux filles à se comporter en fille et aux garçons de se comporter en garçon comme s'il ne s'agissait que de comportement inné. On leur attribue ainsi des rôles différenciés, autrement dit, les membres de la société et notamment les parents ont des attentes particulières de leurs enfants selon leur sexe.

Les jouets sont des éléments essentiels dans le processus de la socialisation différenciée. En effet, les jouets proposés sur le marché correspondent à une division entre les sexes très nette, qui reproduit la répartition des rôles sociaux dans la famille. La socialisation primaire influence le genre de façon intensive dans la mesure où les jouets que l'on offre aux

petites filles sont des jouets pour s'occuper des tâches ménagères (repassage, dinette...) alors que ceux offerts aux garçons sont pour s'occuper du bricolage, autrement dit, des travaux exigeant une certaine force physique.

Les enfants inconsciemment et involontairement jouent un rôle, c'est-à-dire qu'ils répondent à des attentes de la part de leur parents en se voyant attribuer des qualités bien distinctes : la virilité, la force pour les garçons forts d'une part, et la sensibilité, la douceur pour les filles d'autre part. C'est en raison de ces attentes que les filles et garçons adoptent et intériorisent des comportements différents. Le relent de cette socialisation se ressent plus tard à l'âge adulte au sein des ménages où la femme et l'homme effectuent des tâches propres à leur sexe. La femme s'occupe beaucoup plus des tâches ménagères que l'homme qui lui, s'occupe des travaux de la maison. Prenons l'exemple du repassage du linge : sur l'ensemble des personnes vivant en couple et ayant au moins un enfant de moins de quatorze ans, dans 82 % des cas, c'est la femme qui s'en occupe toujours ou le plus souvent contre 4 % pour l'homme. En ce qui concerne le bricolage, dans 77 % des cas, c'est l'homme qui s'en occupe toujours ou le plus souvent contre 7 % pour les femmes. Ce résultat est le fruit de la socialisation différenciée. En effet, les filles en imitant leur mère veulent leur ressembler : elles apprennent à cuisiner en les regardant et les garçons eux, veulent être comme leur père. Il peut donc paraître naturel aux filles et aux garçons de prendre en charge les activités qu'on leur attribue comme le ménage, laissant penser aux garçons que cela ne relève pas de leur domaine et qu'ils ne peuvent pas le faire. Une fois cela intériorisé, il est difficile d'y remédier. En conséquence, outre son rôle de divertissement, le jouet a également un rôle d'apprentissage des normes qui s'effectue pendant la socialisation primaire. Ainsi, si l'on en croit la sociologue italienne Elena Gianini Belotti «à cinq ans tout est joué et l'adéquation aux stéréotypes masculins féminins est déjà réalisée».

De cette façon, nous devenons des acteurs sociaux. La socialisation primaire s'exerce donc avec force et a des effets durables car on voit bien que même si la socialisation secondaire offre de multiples possibilités d'évolution des rôles qui ont l'air d'être joués d'avance, elle ne les change pas beaucoup. C'est pourquoi on a toujours tendance à penser que la femme est plus fragile, qu'elle est plus douée pour les tâches ménagères, qu'elle est dominée par l'homme. D'après le sociologue Pierre Bourdieu, la construction sociale est naturalisée, et ayant intégré les habitus de leur sexe, les femmes œuvreraient inconsciemment à leur domination. Enfin, on constate que les différences observées se rapportent directement aux stéréotypes liés au genre et elles se répercutent plus tard non seulement au sein des ménages comme on peut le voir sur le graphique ci-dessous, mais aussi sur les pratiques culturelles, le choix du métier...



Pourcentage d'hommes et de femmes effectuant une tâche domestique aux différentes heures d'une journée (le week-end)

2- La «prophétie auto-réalisatrice»

Chaque individu intériorise les normes et les valeurs en vigueur dans sa société ce qui l'amène par la suite à reproduire des schémas stéréotypés. C'est le produit de la socialisation. Ainsi de nombreux sociologues tendent vers l'hypothèse que les comportements des individus sont modifiés par le crédit qu'ils accordent à leur conditionnement.

William Isaac Thomas a été le premier sociologue américain à introduire l'idée selon laquelle il existerait une « prophétie auto-réalisatrice » qui déterminerait les anticipations et les agissements des agents. Robert King Merton reprend cette hypothèse, il en dégage l'interprétation suivante : ce qui n'était qu'une possibilité parmi d'autres devient une réalité par la focalisation des esprits sur cette possibilité. La notion de genre pourrait s'expliquer par cette théorie. Mais jusqu'à un certain point.

L'inégalité salariale entre hommes et femmes au sein des entreprises en est un exemple. Ces dernières acceptent tacitement cet état de fait comme étant une suite logique à leur situation de femme. Cette réalité souligne encore un peu plus la notion de stéréotype. L'économie subit alors un déséquilibre résultant d'une conscience collective erronée et ancrée. D'après le rapport de l'INSEE de 2006 dans le Languedoc-Roussillon : « parmi les cadres, les femmes gagnent 20 % de moins que les hommes. Parmi les employés dont le salaire horaire est plus bas, elles gagnent 5 % de moins que leurs homologues masculins. Dans les entreprises de 50 salariés et plus, qui rémunèrent mieux leurs salariés en moyenne, l'écart de salaire entre les femmes et les hommes est de 19 %. Il est de 9% dans les entreprises de moins de 10 salariés. L'écart de salaire augmente donc avec le niveau de rémunération de la catégorie socioprofessionnelle et avec la taille de l'entreprise qui emploie le salarié ». En ce sens, il s'agit bien d'une modification profonde des consciences qui seule pourrait nous mener à une distinction entre la notion de salaire et la notion de genre. Ceci n'est qu'un exemple parmi tant d'autre du poids de l'auto-conditionnement dans la notion de genre.

Mais la prophétie auto-réalisatrice n'amène pas forcément les individus à une dévalorisation puisque le conditionnement peut être différent. Un exemple des plus explicites n'est autre que celui de Madame Delmas, PDG de l'imprimerie « Gaillac Imprim' » dans le Tarn. Cette mère de famille n'ayant grandi qu'avec des femmes, écarte l'hypothèse selon laquelle les clichés de la « femme au foyer » imprégneraient les enfants jusqu'à influencer sur leurs choix. Elle insiste sur sa nature toujours optimiste, loin de toutes idées préconçues, qui lui a permis de créer son avenir et non de le subir. Ainsi la théorie de la « prophétie auto-réalisatrice » dans son cas l'a mené à la réussite quand d'autres soumis au même parcours auraient choisis la résignation.

Ainsi cet auto-conditionnement de l'individu constitue une limite à son ambition donc à sa réussite : cela a une incidence directe sur sa liberté.

II- Cependant, l'individu peut se construire par lui-même

Même si dans certains cas le genre est une contrainte et instaure des limites, il peut néanmoins se construire par lui-même.

1- Le genre, une notion transgressée

Tout d'abord dans certains cas le genre peut-être une notion transgressée. En effet, dans la société, les hommes et les femmes par leur activité peuvent aller à l'encontre des stéréotypes. On peut ainsi parler de

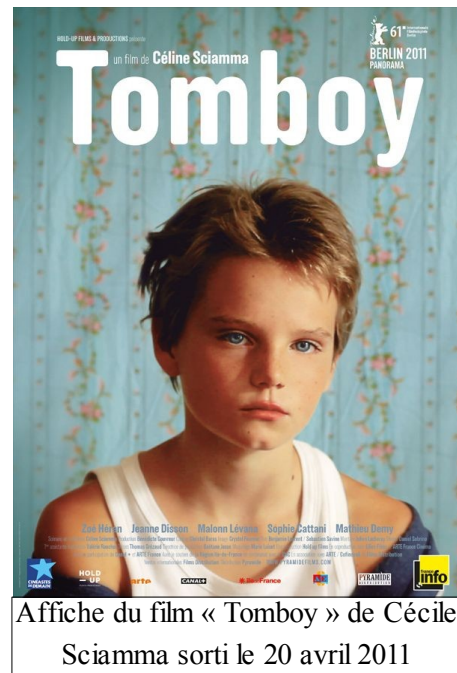
libéralisme culturel pour désigner un ensemble de valeurs anti-autoritaires centrées sur les principes de liberté et d'épanouissement individuels. Déjà dans les années 1920, à la sortie de la Première Guerre mondiale, des femmes que l'on appelait « les garçonnes » allaient contre la morale de leur sexe, c'est-à-dire qu'elles adoptaient un comportement masculin. Habillées en pantalons, elles se permettaient de fumer et d'afficher une grande liberté sexuelle. A cette même époque, d'autres femmes ont affirmé leur indépendance en travaillant au même titre que des hommes. Aujourd'hui, la plupart des femmes



Des garçonnes des années 1930

travaillent. Pourtant la répartition des métiers se fait par sexe : il existe des métiers masculins qui sont des domaines de la construction et de l'autorité ; d'autres métiers sont féminins, plutôt en rapport avec les relations humaines. Malgré cela, certains individus passent outre cette répartition. D'ailleurs, intéressés par le cas de la gendarmerie de notre ville, nous avons interrogé certains membres de cette brigade qui comporte sept femmes. Le choix de ces femmes de faire un métier « masculin » n'est pas forcément dû à une éducation différente mais plutôt à un désir, voire un rêve de travailler dans ce milieu. Pour d'autres, c'est un métier qui se transmet de génération en génération. De plus, dans ce milieu, l'accès aux différents postes, quelque soit leur grade, est un examen. Les femmes ne sont donc pas défavorisées par rapport aux hommes. D'ailleurs, dans la gendarmerie de notre ville, c'est une femme de 27 ans qui est Lieutenant ; elle dirige à elle seule une brigade de vingt-cinq gendarmes. Si aujourd'hui l'intégration de ces femmes n'est pas plus difficile que celle des hommes, elle le fut lorsqu'elles étaient peu nombreuses. A présent, beaucoup admettent

que dans une gendarmerie, la présence des femmes est agréable et apporte une certaine mixité. Un des gendarmes interrogé nous avoue qu'« elles ont une délicatesse que les hommes n'ont pas, notamment lors des interrogatoires avec des mineurs ou des victimes de violences sexuelles ». Il ajouta même qu'elles ont du « tempérament ». Malgré la mixité des genres dans ce corps de métier les femmes restent traitées différemment que les hommes. Par exemple, dans la gendarmerie, les hommes affirment prendre plus de risque que les femmes lors de certaines interventions, dans le cas d'altercations difficiles. Il existe également des métiers dans lesquels la présence d'un homme peut



paraître inhabituelle ; les hommes travaillant dans des salons d'esthétique, ou ceux qui occupent le poste de « sage-femme » en font partie. Ces individus qui par, une activité ou un comportement transgressent la notion de genre, sont néanmoins ancrés dans le déterminisme mis en place par la société.

2- L'éducation : facteur de différence

D'autre part, une éducation différente amène l'individu à se construire autrement. En effet, dans d'autres sociétés où la culture ne correspond pas à la nôtre, les individus n'adoptent pas notre mode de fonctionnement. Ainsi la notion de genre pour eux n'est pas la même que pour nous. D'ailleurs, aujourd'hui personne n'ignore le mythe des Amazones, peuple de femmes guerrières dans lequel la minorité masculine tolérée servait d'esclaves. Afin d'assurer la pérennité de leur tribu, une fois par an elles attaquaient les peuples voisins afin d'y trouver des hommes qui, après avoir servi de géniteurs deviennent des serviteurs. Des naissances, les Amazones ne gardaient que les filles, les garçons étaient soit tués, soit mutilés. Ainsi les Amazones perpétuaient de cette manière leur mode de vie sexiste qui consistait à se hisser au rang des hommes qu'elles haïssaient. Pourtant le peuple des Amazones n'est qu'une légende qui traduit cependant la crainte des Grecs envers le sexe féminin. Néanmoins on est certain de l'existence d'autres sociétés dans lesquelles la place des femmes et des hommes est inversée par rapport à nos usages. Les Iroquois, aussi appelés Peuple des Cinq-Nations, en font partie. Dans cette société égalitaire, l'organisation sociale est divisée entre les hommes et les femmes. Même si les quarante-neuf chefs qui composent leur Grand Conseil sont des hommes ; ils sont cependant nommés par les femmes les plus âgées. En effet la femme a un rôle important dans cette société. C'est elle qui contrôle la vie familiale : la mère détermine le lignage et après le mariage c'est l'homme qui aménage chez sa nouvelle épouse. Elles contrôlent également les affaires militaires même si ce sont les hommes qui partent au combat. Quant à la vie économique, elle est partagée entre les hommes et les femmes : alors que les femmes surveillent les récoltes et administrent le village, les hommes s'occupent de la chasse et de la pêche. Cette société qui existe de nos jours nous prouve que grâce à cette culture et un mode de vie différent de celui que nous connaissons, les hommes comme les femmes peuvent avoir une autre conception du genre, sans pour autant, heurter leur liberté individuelle. Sans aller chercher aussi loin, des expériences ont été menées en Angleterre sur des écoles privées exclusivement féminines suite au constat suivant : les jeunes filles choisissaient jusqu'ici des carrières scientifiques cinq fois moins souvent que les garçons. Les jeunes filles sortant de ces écoles, non soumises à une présence masculine et à une éducation « phallogratique » choisissent les carrières susmentionnées aussi souvent que les garçons. Ceci est donc l'exemple qu'une éducation différente permet à l'individu de suivre des choix de vie autres.

III- Etude de cas : les mo-su

Les *mo-so* forment une ethnie dispersée à la frontière sud-ouest de la Chine. Ils sont au nombre de 30 000. Leur système est remarquable et connu car il est l'unique exemple de matriarcat ayant perduré jusqu'à nos jours, leur structure sociale est donc à priori très étrangère à la notre. Pour la comprendre, nous avons choisi d'étudier le rapport au pouvoir des individus et surtout de voir quelle est la part d'influence du genre sur celui-ci.

On appelle maisonnée l'ensemble des personnes partageant le même toit. A la base de toute maisonnée on trouve une femme, ses frères et sœurs, ainsi que des enfants. La procréation étant un tabou chez les moso, elle se fait lors de visites nocturnes. Les concubins ne vivent donc pas ensemble. Le mariage et la jalousie n'existent pas.

Au sein de chaque maisonnée, en général, il existe deux « dabu » (chefs), un homme et une femme. Selon l'expression des Na, « le chef masculin s'occupe des affaires extérieures, et le chef féminin se charge des affaires intérieures ». Dans chaque maisonnée, un des chefs femme ou homme jouit grâce à ses qualités et à son expérience, d'une influence supérieure à celle de l'autre dans la prise des décisions. Du coup, dans certaines lignées c'est la femme chef qui domine et dans d'autres, l'homme chef.

En principe, le chef féminin s'occupe des affaires intérieures de la maisonnée : gestion des réserves et des dépenses, organisation du travail au foyer et aux champs, service quotidien des offrandes aux ancêtres, préparation et distribution des repas quotidiens. A l'occasion des fêtes où il y a des invités, c'est à elle qu'incombe la préparation du festin, des cadeaux et des dons. Quant au chef masculin, il se charge notamment de contacter les étrangers pour tout ce qui touche à la terre, au bétail et aux aides entre familles. Il est le représentant de sa lignée. C'est aussi lui qui préside le festin quand sa lignée reçoit des invités et qui se rend aux invitations chez les autres.



On retrouve donc comme chez nous une certaine idée de la femme au foyer et d'un homme aux affaires. Les principales différences par rapport à notre société relatives au genre sont donc les rapports amoureux et la valeur sociale attribué à chaque genre. Si le sexe est un tabou tel que les hommes ne viennent qu'en visite, si ce sont les mères qui ont le pouvoir au fond plus que les hommes, cela indique que les moso ont en priorité une vie familiale.

Pour conclure, les statistiques montrent l'existence d'une règle à laquelle une majorité d'individus se conforme. Des exceptions certes existent, mais elles ne peuvent constituer une limite que si elles se présentent en tant que dynamique et non comme événements ponctuels; aujourd'hui, il est possible de dire que c'est le cas. Cependant le dénominateur commun de ces deux impondérables, l'existence d'une règle et des exceptions, reste l'éducation, qui est à la fois déterminante et déterminée. D'autre part l'existence d'autres habitus, d'autres structures sociales, nous font étudier le problème à une autre échelle. La structure n'étant pas inhérente à l'espèce humaine mais bien construction de chacun, la contingence n'est donc pas une entité prédéfinie et inaltérable.

Parallèlement, on peut se demander selon une nouvelle approche si tout simplement le fait que nous débattions sur ce sujet ne peut pas nous aider à dépasser cette structure. Nous parlons bien ici de l'éveil intellectuel, ainsi nous comprenons maintenant les mécanismes qui nous régissent car nous avons acquis une certaine distance objective. On pourrait donc dire que nous avons une vision d'ensemble qui nous permet de nous rendre compte de ces interactions complexes, inhérente à la société, qui façonnent un individu. Cette prise de conscience grâce à une recherche intensive sur le sujet, le cumul des connaissances et l'expérience personnelle ne peuvent-elles pas faire de nous des personnes instruites sur notre condition et ainsi à même de la changer? En toute connaissance de cause nous pourrions être les agents d'une évolution qui permettra de modifier les mentalités avec beaucoup de volonté et de témérité. Nous ne parlons pas là de chimères mais bien d'un processus qui est déjà en cours. En effet des *genders studies* sont maintenant données aux élèves de Sciences Pô. Par conséquent nous construisons des futurs citoyens capables de faire évoluer ces mœurs toujours grâce à l'éducation. Mais pourquoi ne pas intervenir plus tôt? Ne serait-ce pas plus astucieux de s'attaquer à l'enseignement de l'enfant? Il faudrait que son apprentissage soit moins déterminé selon son sexe et lui laisser le choix, dans une certaine mesure, de se construire lui-même sans une notion restrictive de genre.

